

REVUE DE PRESSE

10 ANS DE CHANCELIER ! Une exposition au goût de Mirande, du 14 avril au 26 mai à l'appartement/galerie Interface, à Dijon www.interface-art.com

Télescopage d'œuvres anniversaire

À l'époque où j'écoutais blink-182 en boucle, la galerie Interface glissait de la rue de Mirande à la rue Chancelier de l'Hospital, c'était il y a pile dix ans et aujourd'hui l'équipe vous invite à son anniv' ! Au programme : une exposition collective regroupant douze artistes de la première époque.



faire résonner le nom d'Interface. » Les jeunes artistes ont mûri depuis et ils planchent en ce moment même sur *Une Exposition au goût de Mirande*. Frédéric m'explique l'idée derrière cet événement à venir après les 110 expos dont peut se vanter le crew Interface. « On a établi une règle du jeu. On a convoqué douze artistes et ça a été difficile sur la centaine qui a continué à nous soutenir. Il va y avoir des surprises au niveau du dialogue entre les œuvres mais les télescopages sont quand même réfléchis. En fait, on a fait un glissement, celui d'inviter les artistes de la première génération ici, c'est une génération d'artistes variés de Dijon ou ancrés à Dijon avec des esthétiques différentes. Fabienne [Tainturier, la présidente, ndlr] a souhaité des productions spécifiques pour ce lieu, donc il y aura des choses nouvelles ! » Quand je leur demande comment cet anniv' les touche personnellement, Frédéric me répond que son engagement est plus ancien et que malgré l'attachement

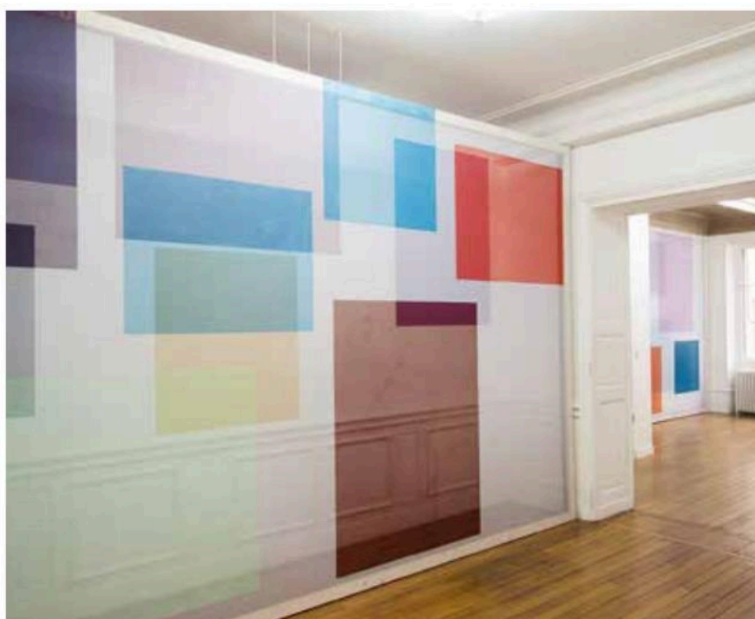
Je traverse l'expo en cours (*Surfaces limites* de P.L. Cassière), en faisant attention de ne pas shooter dans les installations, pour rencontrer Frédéric Buisson et Nadège Marreau afin qu'ils me donnent quelques précisions. Nadège y bosse depuis sept ans et Frédéric, un des instigateurs du projet en 1995, fait tourner la machine de la prog artistique bénévolement avec Olivier Nerry. « L'idée à l'époque c'était de se prendre en main pour exposer en tant qu'anciens étudiants des Beaux-Arts et puisque les lieux institutionnels étaient difficilement accessibles on a créé notre petit territoire » précisément dans un appartement, rue de Mirande, qui appartenait à la famille d'un des fondateurs « pour inviter des jeunes artistes dans un milieu particulier. Le but était de donner une visibilité avec une compréhension des œuvres plutôt que de

qu'il a pour ce lieu, c'en est un parmi d'autres mais que cette aventure « ce ne sont que des bons souvenirs ! Ou quasiment... » Nadège, elle, ça lui fait plaisir de montrer qu'une structure bénévole avec un engagement sincère peut être un exemple de rentabilité par rapport aux espaces publics. Quand ils regardent vers l'avenir, leur volonté est de pérenniser l'emploi de Nadège et de continuer à faire tourner la machine avec les subventions. D'ici là, ils se souhaitent un joyeux anniversaire et nous convient à la sauterie ! ✚

Par Guillaume Malvoisin
Photo : Vincent Arbelet

Happy Birthday

Je maintiendrais. Pas de plat pays, pas de bataves embruinés, ici. Nous sommes à Dijon, la bruine est réservée aux collines et la galerie Interface fête ses 20 ans avec un cap aussi clair qu'indéfectible. Je maintiendrais, sonne là aussi comme une devise infalsifiable.



Il y a 20 ans, des amis prennent d'assaut et de joie un appartement rue de Mirande et y installent leur envie de montrer « des choses différentes à Dijon, en marge des gros pôles internationaux. » Pas de professionnalisation, carte blanche à des jeunes artistes, issus pour la majeure partie d'entre eux du terreau régional, un journal comme prolongement de papier à l'idée de galerie, ces idées servent de pilier à l'action des activistes d'Interface. « Nous avons été élevés dans les rangs du Consortium et du FRAC qui sont forts de leur base associative. Chacun met la main à la pâte du commissariat au montage d'expo. Olivier et moi avons été marqués fortement par cela, et je crois aujourd'hui que c'est ce qui nous permet de tenir le cap de notre idée », assène Frédéric Buisson, un des boss originels avec Olivier Nerry.

2001, changement d'adresse. Le deuxième appartement, rue Chancelier de l'Hospital, affirme une position claire dans le lien du lieu et du visiteur. L'œuvre est montrée dans un espace privatif, l'appartement apporte une donnée domestique. Il devient évident qu'on peut ainsi convaincre les passants qu'on peut vivre avec des œuvres d'art. Les artistes doivent faire avec les moulures, les cheminées, le bureau-cuisine de

Nadège arrivée en 2007, la découpe des pièces, la petite cour, la cave borgne. D'ailleurs ici, les artistes, n'exposent pas, ils habitent. Spontanément, les visiteurs parlent du lieu comme d'un lieu qui est redécouvert à chaque passage. Redécouvert, lui aussi l'espace papier de *Hors-d'Œuvre*, journal pensé comme un prolongement de la galerie. La double page centrale est offerte à des artistes de stature plus importante, nationale, internationale et « parfois cela déclenche de futures expositions. » Daniel Buren en propose quatre et accepte dans la foulée une invitation à la galerie pour 2014.

Double écrans, double plans

C'est lors du vernissage de cette exposition, que Cécile Bart accepte à son tour l'invitation de la galerie à venir créer une œuvre sur mesure pour Interface. Celle-ci quitte le cadre de la peinture murale pour aller flirter avec celui de la sculpture. Trois séries de monochromes rectangulaires sont peintes de 5 teintes glycéro sur 3 des murs de la galerie. On retrouve ces 5 teintes sur 3 châssis de toiles peintes installées face aux murs peints. La distance du mur et du châssis augmente d'autant le nombre de combinaison teintes possibles proposées au regard du visiteur. Ces écrans sont transparents et posés dans l'espace, on peut donc tourner autour et la peinture va ainsi visiter le terrain de l'installation. Elle profite de l'espace et de la lumière qui lui est proposée. Les différences d'opacités suivant la position du visiteur, le jeu des coups de chiffon qui ont servis à peindre les écrans inscrivent autant Cécile Bart dans le prolongement de l'histoire du monochrome que dans une relecture urgente, bienveillante et salutaire de nos réseaux d'écrans qui ont envahi les espaces publics et domestiques.

CÉCILE BART,
exposition jusqu'au 9 janvier 2016
à l'appartement/galerie Interface, à Dijon
www.interface-art.com

SÉRIE "LES LIEUX DE L'ART CONTEMPORAIN"

CE QUE VOUS NE SAVIEZ (PEUT-ÊTRE) PAS ENCORE SUR INTERFACE

Chaque mois, un "repaire" dijonnais de l'art contemporain se dévoile en chiffres et en infos. En février, l'association Interface nous ouvre les portes de son appartement-galerie.

30 ANS BIENTÔT

Association loi 1901, Interface dépose ses statuts en 1992. L'initiative émane d'une bande de copains fraîchement ou quasiment diplômés de l'ENSA Dijon, réunis autour d'Olivier Nerry et Frédéric Buisson, et Fabienne Tainturier. Leur projet ? Créer un nouvel espace, en marge des structures institutionnelles et privées, où montrer de l'art contemporain et accompagner le travail de jeunes artistes.



L'équipe d'Interface, 2018, de gauche à droite, Roland de la Brosse, Fabienne Tainturier, Olivier Nerry, Frédéric Buisson et Nadège Marreau.



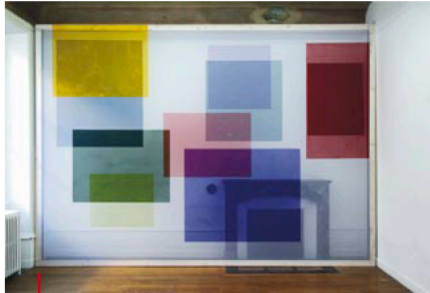
BJRV in situ, Daniel Buren, 2014

1 NOM, UNE MISSION

Pourquoi **Interface** ? Son rôle de soutien à la jeune création fait de l'association un outil de liaison entre le monde professionnel de l'art et les artistes émergents. L'équipe bénévole autour de son président Roland de la Brosse et de Nadège Marreau, seule salariée, est aussi très attachée aux notions de médiation, de dialogue et de rencontre – entre le public et une œuvre, un lieu et un artiste – ainsi qu'à l'accessibilité de l'art à tous les publics et tous les âges.

1 APPARTEMENT

De 1995 à 2001, Interface se situait **rue de Mirande**, déjà dans un appartement. Il s'agissait de proposer un lieu sortant des cadres et induisant une proximité différente avec les œuvres. On ne s'étonne pas qu'en grandissant, l'association ait déménagé dans un autre appartement. Depuis 2002, c'est ainsi au **12, rue Chancelier de l'Hospital** que deux salles principales, une salle de bain, une cour intérieure et une cave accueillent les expositions. Plafond peint, moulures et caissons, cheminée en marbre : l'appartement-galerie Interface ne manque pas de cachet !



3 murs, Cécile Bart, 2016

154

EXPOSITIONS,
PLUS DE 540 ARTISTES
PRÉSENTÉS

Le slogan « Il faut que ça brasse ! » lui va comme un gant. Interface conçoit depuis plus de 25 ans une programmation dense : 154 expositions dont pas moins de 101 personnelles. Si ce lieu reçoit en majorité des artistes émergents, il a également accueilli dès ses débuts des grands noms tels Yan Pei-Ming, Marc-Camille Chaimowicz ou Philippe Cazal, puis Cécile Bart, Jean Dupuy, Latifa Echakhch, Marc Couturier, Daniel Buren, Claude Rutault ou encore l'Américain Peter Downsbrough, figures majeures de l'art contemporain.

13

ARTISTES À L'HONNEUR EN 2020

Le contexte sanitaire a eu beau brouiller les cartes, Interface a fait face en adaptant son calendrier pour proposer de juin à août trois « Fenêtres sur rue » (des créations visibles des passants 24h/24) avec les artistes Clémentine Lecointe, Angélique Jacquemoire et Christian Robert-Tissot. En septembre, l'exposition collective « No Limits » marquait quant à elle les 25 ans d'Interface avec les œuvres de dix artistes d'horizons variés, dont le regretté Éric Duyckaerts, disparu en 2019. D'autres expositions, reportées à 2021, attendent le feu vert.

*“Nous sommes convaincus que
l'art contemporain est
accessible à tous, aux plus
petits comme aux plus grands.
Encore faut-il bien
l'accompagner dans un esprit
d'échange de points de vue.”*

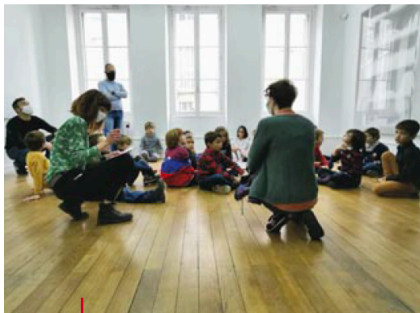
Frédéric Buisson, directeur artistique d'Interface

46

NUMÉROS DU MAGAZINE
HORS D'ŒUVRE

Interface, c'est aussi depuis 1997 la publication d'un journal gratuit consacré à l'art contemporain. Cinq mille exemplaires de *hors d'œuvre* sont disponibles dans plus de 150 lieux en France. Signes particuliers : sa double-page centrale imprimée sous forme de poster donne carte blanche à un artiste, tandis que la rédaction en chef du journal est confiée à différents critiques d'art selon les numéros. Pour retrouver *hors d'œuvre* en ligne : interface-horsdoeuvre.com

Vue de l'accrochage d'une partie des éditions *hors d'œuvre*, 2020, Hôtel des Ducs.



Visite de l'exposition "No limits", école élémentaire Drapeau, 2020.

13

ANS D'INITIATIVES PÉDAGOGIQUES

Depuis 2008, Interface élargit sa mission de médiation en accompagnant des résidences d'artistes en milieu scolaire. L'artiste maconnaise Sylvie Bonnot au lycée Le Castel, les Dijonnais Angélique Jacquemoire (collège Saint-Joseph), Diane Blondeau (lycée de Fontaines), Andréa Spartà (lycée Ana Judic à Semur-en-Auxois) et Hugo Capron (école Drapeau) comptent parmi les résidences en cours.

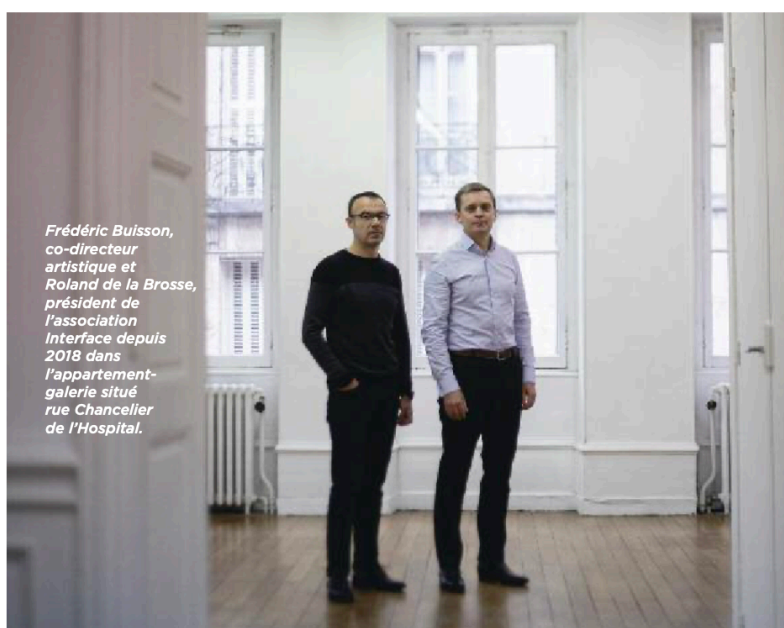


12, rue Chancelier de l'Hospital - 03 80 67 13 86 - interface-art.com

INTERFACE

L'ART « COMME CHEZ SOI »

L'histoire d'Interface, appartement-galerie, a débuté rue de Mirande, de 1995 à 2001, sous l'impulsion d'Olivier Nerry, co-directeur artistique, et s'est poursuivie à partir de 2002 rue Chancelier de l'Hospital. Plafonds peints, parquets, moulure, l'espace est à la fois familial et atypique. Rencontre avec Roland de la Brosse, président de l'association Interface depuis 2018 et Frédéric Buisson, co-directeur artistique.



Frédéric Buisson, co-directeur artistique et Roland de la Brosse, président de l'association Interface depuis 2018 dans l'appartement-galerie situé rue Chancelier de l'Hospital.

Résidences en entreprise

Adhex Technologies, société de fabrication de solutions adhésives basée à Chenôve, a invité en 2018 le collectif d'artistes Nøne Futbol Club en résidence afin « d'introduire de la créativité dans l'entreprise et de repousser les limites des savoir-faire », explique Roland de la Brosse. « Dans un premier temps, certains salariés étaient dubitatifs. Mais aujourd'hui, ils demandent qui sera le prochain artiste ! ». Les années précédentes, l'entreprise avait accueilli les artistes Hugo Capron, Vincent Carlier, Kévin Rouillard. Cette année, Elsa Werth, proposera des sculptures spontanées et provisoires activées par les salariés eux-mêmes.

Comment définiriez-vous Interface ?

Frédéric Buisson : « C'est un lieu de production et de soutien aux artistes. Le terme "appartement-galerie" que nous utilisons parfois rend compte du caractère intimiste de l'espace d'exposition mais Interface n'a pas les mêmes contraintes de programmation et de financement que les « galeries » privées. Notre fonctionnement s'apparente plutôt à celui d'un centre d'art à petite échelle. »

Roland de la Brosse : « Pour chaque exposition, l'appartement est remodelé. L'accrochage des œuvres dialogue avec le lieu, il bouscule parfois les visiteurs. »

En vingt-cinq ans, comment le projet d'Interface a-t-il évolué ?

F.B. : « L'essentiel pour nous est toujours d'offrir un terrain d'expérimentation aux artistes. À la sortie des écoles d'art, rien n'était facilement proposé dans les années 1990 et c'est encore important de jouer l'"interface" entre institutions (Frac, centre d'art, musée, galeries privées et écoles d'art). »

R. de la B. : « La longévité d'Interface repose sur l'investissement des bénévoles et le soutien financier des collectivités et mécènes. Nous présentons les travaux d'artistes aux trajectoires variées, de Daniel Buren aux jeunes diplômés de l'Ensa. Les actions hors-les-murs se poursuivent, tout comme les actions de médiation (accueil des scolaires, des universitaires, des personnes âgées, des centres de loisirs...). Enfin, l'association édite depuis 1997 un journal gratuit sur l'art contemporain (Hors d'œuvre, ndlr), diffusé à 5 000 exemplaires. Une carte blanche y est donnée à un artiste en page centrale. »

Quelle est la programmation 2020 ?

R. de la B. : « En 2020, Interface présentera, entre autres, cinq expositions, dont celle de l'artiste Fabien Léaustic jusqu'au 21 mars, une exposition hors-les-murs et quatre résidences d'artistes en milieu scolaire. »



Interface - 12, rue Chancelier de l'Hospital
03 80 67 13 86 - interface-art.com



Dans le centre historique de Dijon, classé au Patrimoine mondial de l'Unesco. FABIAN OLARITHIEMIS, FR

CARNET DE ROUTE

Notre journaliste a organisé son voyage avec l'office de tourisme de Dijon Métropole.

Y ALLER
En TGV depuis Paris, 1h34, à partir de 29 € l'aller, en TGV ou en TER depuis Lyon, 2 heures, à partir de 10 €, depuis Bordeaux, 5h30, 74 €, depuis Marseille, 3h30, 65 €.

SE LOGER
Mama Shelter a ouvert dans les anciens bâtiments de la Sécurité sociale, rénovés dans un style coloré et chaleureux. Chambres à partir de 150 € avec petit déjeuner. **L'Hôtel des Ducs**, près du Musée des beaux-arts, propose des chambres spacieuses et une salle pour le petit déjeuner donnant sur un jardin. Chambre double à partir de 82 €.

DÉJEUNER, DÎNER
Au restaurant 80, on sert une cuisine raffinée, telles ces gambas en papillote et risotto de crabe. Menu du soir à 35 €. Tél. : 03-80-30-03-85. **Le Chat qui pense**, une table gourmande dirigée par Isabelle et Gilles Sonnet, qui reçoivent à domicile, dans un hôtel particulier de 1642, le midi uniquement. Menu à 30 €. Tél. : 06-80-84-79-62. **Chez Monique**, du nom de la grand-mère de la cheffe, on revisite d'anciennes recettes avec inventivité, comme cette terrine de cochon au sabayon miso. Menus à 24 € et à 27 € le midi. Le soir, assiettes à partir de 9 €. Tél. : 03-80-49-99-36.

À VOIR, À FAIRE
Les Halles, le samedi matin, sont le lieu de rendez-vous des Dijonnais. La galerie d'art contemporain **Interface** invite, tous les trois mois, un artiste à présenter ses travaux dans un appartement situé au 12, rue Chancelier-de-l'Hospital. Niché dans un hôtel particulier du XVIII^e siècle, le **Musée Magnin** abrite près d'un millier de peintures françaises et italiennes. **Le Musée des beaux-arts** est à découvrir, pour ses bâtiments situés dans le palais des ducs et des États de Bourgogne et ses chefs-d'œuvre s'étalant du Moyen Âge au XX^e siècle. **L'église Sainte-Bernadette**, en béton, verre et acier, se visite sur demande. Tél. : 03-80-71-58-35. **La Vêlo Vie**: Julian Luneau propose des sorties thématiques à vélo dans Dijon et sa région. Tél. : 06-13-89-53-61.

Dijon redore son blason

VOYAGE
DIJON

Marguerite Sutter a grandi aux Grésilles, un quartier populaire du nord-est de Dijon. Elle a vu la construction des grandes barres dans les années 1950, puis leur destruction dans les années 2000. Elle a vu l'arrivée des rapatriés d'Algérie et polonais. Elle se souvient encore du bruit des bombes en 1944, « qui ont heureusement épargné le centre historique », précise celle qui organise les visites de l'église Sainte-Bernadette, édifice du XX^e siècle conçu par l'architecte Joseph Belmont et classé au titre des monuments historiques. « J'aime beaucoup cette église, dont j'ai assisté à la construction ; j'étais ici en 1964. C'est un bâtiment très simple et peu coûteux, en acier et en béton, avec de grandes boîtes vitrées et un chemin de verre qui fait le tour de l'enclos », ajoute-t-elle. A l'image de cette église, Marguerite Sutter aime ce qu'est devenue sa ville : « J'ai connu Dijon grise et triste, elle s'est embellie ces vingt dernières années. »

Même son de cloche chez les habitués du bar Chez nous, en plein cœur de Dijon, à côté des halles datant de 1875 : la piétonnisation et les travaux d'embellissement du centre historique font l'unanimité avec le Musée des beaux-arts, quand la Cité internationale de la gastronomie et du vin, inaugurée en 2022, doit encore gagner en notoriété. C'est dans la minuscule cuisine de ce lieu atypique, où se mélangent locaux et touristes, que Rachel Prost-Duprat concocte des plats savoureux et bon marché.

A quelques rues de là, la maison Millière, belle bâtisse du XV^e siècle, est devenue une boutique-salon de thé qui propose notamment la trilogie dijonnaise : moutarde, cassis et pain d'épices. « La rue de la Chouette, où nous sommes installés, était austère, raconte Jean-François Lieutet, le propriétaire. Nous avons de la chance de vivre aujourd'hui au milieu d'un



Longtemps cantonnée au triptyque moutarde-cassis-pain d'épices, la capitale des ducs de Bourgogne s'est renouvelée de pied en cap. On y déambule désormais entre maisons médiévales restaurées et musées rénovés, tout en profitant des places et des terrasses

patrimoine exceptionnel et réinventé, dans une ville vivante et à taille humaine. » Il est très agréable de déambuler dans le centre de Dijon, inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco au titre des Climats du vignoble de Bourgogne. « Nous avons commencé par chasser la voiture et choisi de remettre en valeur la pierre. C'était une ville sans terrasses, fermée sur elle-même. Les vingt kilomètres de tramway ont également modifié l'urbanisme », résume le maire, François Rebsamen.

Hôtels particuliers et Art nouveau
Cette ville minérale a pour spécificité de ne pas être traversée par une rivière. On appréhende mieux Dijon au sommet de la tour Philippe-le-Bon, dans le palais des ducs et des États de Bourgogne. De la plate-forme, on repère les nombreux clochers et les monuments emblématiques, tels que la cathédrale Saint-Bénigne, à la toiture en tuiles vernissées de Bourgogne rouges, bleues et vertes formant des motifs géométriques, et la tour-lanterne de Notre-Dame de Dijon, dont la façade est ornée de chîmères.

C'est aussi dans la tour Philippe-le-Bon que l'on découvre, au dernier étage, l'une des trois salles d'astronomie. « Une méridienne est tracée au sol. Cette ligne servait à régler les horloges à l'époque de l'abbé Fabrelet, à l'initiative de cet observatoire dans les années 1780. Ici, on voit le soleil vingt minutes avant Greenwich », relate

fièrement Eric Chariot, directeur de la Société astronomique de Bourgogne.

Le voyage à travers les âges se poursuit dans les ruelles médiévales jalonnées de maisons à pans de bois, comme la rue Amiral-Roussin. En levant le nez, on peut apercevoir, au détour d'une venelle, un animal porte-poulie. Une richesse que l'on doit en grande partie « aux ducs de Bourgogne et aux parlementaires. Dijon était un pays d'états : le pouvoir y était installé d'où la construction d'hôtels particuliers », explique la guide-conférencière Marie-Christine Arlaud. Du Dijon de la Renaissance on apprécie la façade en pierre bossée de l'hôtel Bénigne-Majnon, l'hôtel Legouez de Gerland avec son échauquette et sa porte bleue surmontée de lions, ou encore le portail en pierre rose de Bourgogne de l'hôtel de Vogüé.

Côté Dijon moderne, on s'étonnera de la Cour Bareauzai, mêlant cafés-restaurants et boutiques entre deux hôtels particuliers classés, des immeubles Art nouveau de la place Grangier, du dé-

ici des œuvres contemporaines remarquables, comme celles du campus universitaire, où l'on peut admirer la sculpture *Anti-Robot* de Karel Appel.

Enfin, s'il est un travail exemplaire de rénovation dont il faut parler, c'est celui du Musée des beaux-arts, réalisé par les Ateliers Lion associés. Une réussite alliant passé et présent, métal et pierre, audace et élégance. Un lieu où il est délicieux de se perdre pour se laisser surprendre par la beauté des pièces, architecturales et artistiques. « Le musée était désuet, froid, sans muséographie. Nous avons doublé sa superficie et accroché les œuvres de façon chronologique. L'espace ainsi gagné a permis de mettre en valeur la collection », précise Sandrine Champion, conservatrice en chef à la direction des musées de Dijon.

La campagne à vélo
Parmi les chefs-d'œuvre exposés, on relèvera la délicatesse des draps du cortège des pleureurs sur le tombeau de Philippe le Hardi. Ils ont été sculptés par le Hollandais Claus Sluter (vers 1350-1406), entre autres, à qui l'on doit aussi les visages expressifs et émouvants des prophètes du puits de Moïse, monument situé dans une chartreuse devenue hôpital psychiatrique. Au troisième niveau, le tableau de Félix Ziem *Dijon vu des Perrières* rappelle la campagne environnante, que l'on rejoint facilement à vélo à partir du centre historique. Plusieurs paysages s'offrent à nous : celui du lac Kir, en longeant le cours de l'Ouche, celui de Dijon et des combes alentour, au départ de l'église de Talant, ou celui de vignes, en traversant les coteaux du plateau de Chenôve.

Ici se joue un autre épisode de l'histoire patrimoniale de Dijon, celui de son vignoble disparu au XX^e siècle, dont la ville repart à la conquête depuis une dizaine d'années. La statue du Bareauzai, dont le nom renvoie aux bas rosés des vendangeurs foulant le raisin, place François-Rude, est l'un des plus beaux témoignages de ce lien entre Dijon et le vin. ■

BÉNÉDICTE BOUCAYS

Depuis une dizaine d'années, la ville repart à la conquête de son vignoble, disparu au XX^e siècle